

Noémie Ksicova Groupe 48

Une ville



Blanche Plagnou, Maria Sandoval © Jean-Louis Fernandez

20 – 26 nov. 2025


Théâtre national
de Strasbourg

C'est l'histoire d'un cirque itinérant qui perturbe inéluctablement les lieux qu'il traverse. Sur une place, la troupe déploie la carcasse d'une baleine, immense caisse de résonance pour les questions surgies en contrebande des entrailles de la ville, comme autant de ferments de sédition qui viendront troubler l'ordre établi, faire dérailler le cours normal des choses. C'est ce moment de bascule, porté par la voix d'un prince-poète hypnotisant les foules, que nous invite à expérimenter Noémie Ksicova. La metteuse en scène, autrice et actrice, accompagne toutes les sections — Jeu, Mise en scène, Dramaturgie, Régie-Création et Scénographie-Costume — du Groupe 48 de l'École du TnS dans cette création qui entreprend collectivement d'ouvrir la boîte noire de la fiction.

[hu] *Ez a történet egy vándorcirkuszról szól, amely elkerülhetetlenül megzavarja azokat a helyeket, amelyeken áthalad. Az egyik téren a társulat egy bálna tetemét helyezi el, amely a város gyomrából kicsempészett kérdések hatalmas hangtáblája, mint a lázadás annyi erjedése, amely megzavarja a fennálló rendet és kisiklatja a dolgok normális menetét.*

[Librement adapté de *La Mélancolie de la résistance* de László Krasznahorkai]
Noémie Ksicova avec les acteur·rices
et créateur·rices issu·es du Groupe 48

[Traduction française]
Joëlle Dufeuilly

[Texte et mise en scène]
Noémie Ksicova, Groupe 48 de l'École du TnS

[Avec]
Miléna Arvois – La Postière / La Femme du train
Aurélié Debuire – Janos
Mamadou Judy Diallo – Monsieur Etzer
Ömer Alparslan Koçak – Le Capitaine
Thomas Lelo – Karsci / Le Militaire / Le Prince
Steve Mégé – Enfant
Gwendal Normand – Directeur du cirque / L'Homme au long manteau
Blanche Plagnol – Tünde Etzer
Nemo Schiffman – L'Homme du train / Le Factotum / Szabo
Maria Sandoval – Madame Pflaum
Ambre Sola Shimizu – Enfant
Apolline Taillieu – Madame Harrer

[Assistante à la mise en scène] Elsa Revcolevschi
[Dramaturges] Tristan Schinz et Louison Ryser
[Régie générale] Clément Balcon [Cadre Vidéo et Plateau] Marie-Lou Poulain [Lumière] Corentin Nagler [Son] Paul Bertrand, Macha Menu [Vidéo] Mathis Berezoutzky-Brimeur [Scénographie] Mathilde Foch, Salomé Vandendriessche
[Costumes et maquillage] Nina Bonnin, Noa Gimenez

Et l'équipe technique du TnS
[Régie générale] Manuel Bertrand [Régie plateau] Jeanne Dubos [Machiniste] Jean De Luca [Régie lumière] Christophe Leflo de Kerlau, Sophie Prietz [Électricien] Victor Jung [Régie audiovisuelle] Xing Wei [Régie son] Sébastien Lefèvre, Lancelot Munich [Habilleur] Edwin Nussbaumer-Krencker

Production Théâtre national de
Strasbourg

Le décor et les costumes sont réalisés
par les ateliers du TnS.

Création le 4 juin 2025 à l'Espace
Grüber, TnS

Durée 1h40

Tous les jours à 19h sauf sam. 22 à 16h

Remerciements à Nicolas Doremus,
Marie-Christine Soma, Frédéric
Minière, Simon Drouart, Elwir Poli,
Benjamin Moreau, Laurence Magnée,
Hélène Wisse, Linda Souakria et toute
l'équipe pédagogique pour leurs
regards précieux.

« Regarder la course des étoiles »

Entretien avec Noémie Ksicova

Est-ce que tu peux nous raconter, en quelques phrases, l'histoire d'*Une ville* ?

L'histoire se déroule dans une fenêtre temporelle assez étroite : en 24 heures. Tout commence une nuit où un cirque un peu mystérieux arrive et s'installe sur la place d'une ville. On dit que ce cirque transporterait le cadavre d'une baleine et un prince. La ville en question semble au bord de l'implosion. Rien ne va. Ce qu'*Une ville* raconte, c'est à la fois un tremblement insidieux et le terreau du chaos : ce quelque chose qui relève d'un inéluctable moment de bascule. La pièce déploie donc une sorte de chronique de ces 24 heures qui font que rien ne sera plus jamais comme avant.

Cette fiction, tu l'as conçue avec les élèves sortant-es de l'École du TnS, le Groupe 48. Est-ce que tu peux nous parler des implications pédagogiques et artistiques d'une telle collaboration ?

Oui, c'est un spectacle créé dans une temporalité très courte, il a vraiment été fait en urgence : c'était à la fois une contrainte et un défi ! On s'est rencontré-es et, en seulement un mois et demi, il a fallu choisir la matière sur laquelle on allait travailler, très vite entrer en construction scénographique, très vite penser le dispositif. [NDR — *Au printemps dernier, trois mois avant la création, Noémie Ksicova a généreusement accepté de répondre à l'invitation du TnS en remplacement d'un autre artiste qui n'a malheureusement pas pu poursuivre son engagement, pour raison de santé.*] Dans cette contrainte forte, il y a aussi quelque chose qui est extrêmement passionnant parce que ça oblige à faire des choix, à agir très vite. Ce qui était important pour moi, c'était de mettre en valeur les acteur-rices au plateau, les treize élèves de la section Jeu, et de le faire de la manière la plus équitable qui soit, sans produire une succession de monologues. Je voulais vraiment qu'on invente ensemble une fiction. Je me sens un peu comme une cheffe d'orchestre. L'enjeu, c'était de laisser la place aux vingt-sept créateur-rices de cette promotion pour qu'elles et ils puissent exprimer leur univers, trouver les moyens pour l'élaboration d'un geste commun.

Tu peux nous donner un exemple concret de cette élaboration d'un geste artistique commun ?

Oui, par exemple, je n'avais jamais travaillé personnellement avec la vidéo, auparavant. Un artiste de l'École devait utiliser ce dispositif. L'usage partait donc d'une contrainte, mais j'ai aimé le faire, par-delà la nécessité pédagogique, parce que cela nous a engagé-es à trouver un langage commun, c'était très stimulant.

Une ville est une adaptation du roman *La Mélancolie de la résistance* de l'auteur hongrois László Krasznahorkai, Nobel de littérature 2025. L'œuvre date de 1989 et elle s'inscrit dans un contexte historique assez spécifique, celui de la Chute du mur. Pourquoi avoir choisi d'adapter, tout particulièrement, ce texte aujourd'hui et que représente pour toi, par extension, le geste de l'adaptation ?

Dans ce livre, il y a deux aspects importants à prendre en compte, la forme et ce qu'il raconte. Pour moi, il y a quelque chose dans le roman qui est vraiment de l'ordre de l'Apocalypse, une dimension absolument sombre, pas forcément discernable, et cette « chose », j'ai l'impression qu'elle est intéressante à traiter aujourd'hui, dans notre monde. Nous vivons dans un monde qui va mal, où tout est en train de s'effondrer. Il semble que ce que le roman nous suggère, c'est que quand il n'y a plus d'espoir, l'ultime force de résistance réside dans la destruction. Ce constat terrible, à défaut de nous faire tirer nécessairement les mêmes conclusions désespérées que László Krasznahorkai, je pense qu'il permet de nous saisir d'un questionnement existentiel : comment échapper à notre propre destruction ? Adapter ce roman, c'est rendre audibles les échos tragiques très forts de cette fiction avec notre époque, sans nécessairement établir un lien direct. La fiction permet d'interroger ; elle ne donne aucune réponse. La dimension étrange et amoral du livre m'avait saisie : la fiction ne résout rien, elle n'offre pas de clarification, ni d'indication du type : « Ceci est bon, ceci est mauvais. » Elle éclaire des façons d'échapper au caractère inéluctable de notre propre destruction. Elle montre aussi ce qui arrive quand la peur envahit tout et que le seul moyen qu'il reste à une société pour se rassurer, c'est l'instauration d'un état d'urgence militaire. C'est extrêmement glaçant de constater comment les affects peuvent laisser une voie possible à un État fasciste. Dans la pièce, il y a vraiment trois visions de l'humanité qui se confrontent : une qui donne la priorité à l'ordre et à la propreté comme planche de salut, et qui est prête à tout pour atteindre ses objectifs ; une autre qui ne croit plus l'homme

capable d'échapper à sa propre destruction ; enfin, celle portée par les personnages de Janos et Szabo qui croit encore dans la valeur de la vie humaine, dans ce qui nous oblige vis-à-vis d'elle et que l'on retrouve dans l'injonction posée par la rencontre d'un visage — comme en parle le philosophe Emmanuel Levinas : « Tu ne tueras point. »

Pourquoi ne pas montrer la baleine qui est pourtant l'attraction principale du cirque itinérant ?

Ne pas montrer la baleine, c'était choisir d'opérer à partir de l'intériorité plutôt que de l'extériorité. Ça participe aussi de l'étrangeté, qui sature la fiction. Toutes ces choses que l'on ne voit pas, elles contribuent à accroître l'impression d'étrangeté et c'est ce que je cherche à intensifier, notamment avec la création sonore. Nous sommes au bord d'une éruption, un peu comme au pied d'un volcan, tu vois. Donc on s'efforce vraiment de travailler sur une amplitude sonore, assez désagréable, en fait, avec des bruissements, des vrombissements, des vibrations. On cherche à restituer une atmosphère, à capter ce qui est en train de trembler sous la terre au moment où on découvre cette ville.

Je reviens sur le geste de l'adaptation au plateau d'une œuvre romanesque. Est-ce que tu l'avais déjà fait avant *Une ville* ?

Oui, mon dernier spectacle était une adaptation très libre de Stig Dagerman qui s'appelait *L'Enfant brûlé*. Pour chaque création, je pars d'un désir qui s'impose à moi. Sur l'adaptation, il y a la particularité d'un besoin qui consiste à extraire ce qui m'intéresse du livre. C'est une étape très importante pour moi. Ensuite, toute la réflexion consiste à savoir comment je mets cette matière à l'épreuve du plateau. Je dégage les lignes dramaturgiques et les actions qui en découlent. Puis, c'est vraiment chaque séquence qui est mise à l'épreuve du travail avec les acteur·rices qui vont faire des improvisations. Et je réécris. Dans cet espace entre les nécessités dramaturgiques et les propositions issues du jeu. Dans mes adaptations, j'essaie d'être fidèle, moins à la langue qu'à la structure.

Et pourquoi fais-tu ce choix d'une fidélité à la structure plutôt qu'à la langue ?

Parce que la langue de ce roman n'est absolument pas théâtrale. C'est une langue qui n'est pas vivante, qui n'est pas au présent. Et aussi, c'est



Apolline Tailieu © Jean-Louis Fernandez

vraiment ma manière de travailler, je prends ce livre vraiment comme une matière. Pour *Une ville*, je suis quand même relativement fidèle à la fiction, mais comme une matière qui va créer une chose différente, ou une sorte de nouvelle voix sur le plateau, c'est-à-dire un objet qui sera à la fois le livre et autre chose que le livre.

Pour dire un mot des personnages communs au livre et à la pièce, Monsieur Etzer est véritablement un visionnaire : il voit le désastre en train de se produire, il voit l'incapacité de l'humain à empêcher son autodestruction et décide de vivre reclus. Et puis, il y a le personnage de Janos qui croit en la beauté du monde, en la beauté de l'humain. Madame Etzer, quant à elle, a une peur panique mêlée à une soif de pouvoir, l'engageant à imposer une certaine vision du monde qui va participer à l'instauration d'un régime totalitaire. Elle porte constamment des jugements, alors que Janos, par contraste, a une certaine naïveté, un regard innocent. M^{me} Pflaum, la mère de Janos, est une femme repliée sur elle-même, dans son foyer, dans ses craintes.

Il y a un moment, dans la pièce, où tu soulignes la différence entre « regarder » et « surveiller » ; entre des yeux qui contemplant et d'autres qui contrôlent. Est-ce que tu peux revenir là-dessus ?

Effectivement, cette distinction n'était pas dans le livre, c'est moi qui l'ai posée avec les artistes du Groupe 48. Il y a deux formes de regard, celui qui juge et qui surveille, par contraste avec un autre regard, posé sur le monde d'une façon désintéressée, animé par la recherche de la beauté, et cette deuxième forme de regard, en se posant sur le monde, le transforme profondément.

Ce que tu dis fait penser au regard que Janos pose sur la baleine. Est-ce que pour toi, il y a un objet ou un paysage qui t'a transformée, comme la baleine semble transformer celles et ceux qui l'ont regardée d'assez près ?

Oui, je fais beaucoup de bateau, je passe du temps en mer et le paysage qui me bouleverse, c'est à chaque fois celui qui se trouve au plus loin d'espaces habités — les paysages isolés, ceux qui sont dans le monde et, en même temps, à côté du monde. C'est vraiment cela mon obsession et, évidemment, cela produit un certain rapport au temps et à la solitude. Je suis partie au fin fond d'une forêt au Canada, pour pister, et soudain, il n'y a plus personne, tu es minuscule, insignifiante même, dans cette immensité. Tu es dans un monde dont

tu ne peux pas te rendre maître. Il y a deux ans, je suis partie au Groenland pour la même raison : être ramenée à ma place d'humaine. C'est ma grande quête, me confronter à ce qui nous dépasse et à ce qui nous survivra.

Je me permets de faire un retour à la société en abordant, si tu es d'accord, la montée de l'extrême droite en Europe et dans le monde. L'avais-tu à l'esprit en écrivant *Une ville* ?

Je l'ai constamment à l'esprit, et je pense que c'est vraiment pour cette raison que le texte est devenu évident à monter, d'autant plus avec un groupe de jeunes artistes. C'est un texte dont l'objet principal est, au fond, l'avènement du fascisme. Le roman raconte comment l'effondrement autour de soi et la panique que génère ce chaos font le lit du totalitarisme. Cela ressemble fort à notre monde.

Est-ce que tu penses qu'il y a un espoir pour ces habitantes et ces habitants qui sont confronté-es à la montée du fascisme ?

Aucun. Dans l'histoire, dans le roman et dans la pièce, il n'y en a pas. Au-delà, je pense qu'il y a toujours des espaces d'utopie, que l'on ne peut s'empêcher de tendre vers des espérances.

Mais, dans *Une ville*, on s'arrête pile au moment où la cité est entravée et succombe au totalitarisme.

En guise de conclusion de cet entretien, est-ce que tu pourrais nous dire quel passage du roman t'a le plus émue ?

J'ai vraiment aimé la description de la temporalité cyclique du mouvement des astres, du soleil ; je trouve cela absolument magnifique. L'éclipse n'est que temporaire. Le soleil continuera de briller. S'il y a un espoir, c'est peut-être là qu'il faut le chercher. Dans cette répétition cyclique. L'histoire se répète, selon des phases, et quoi qu'on fasse, à une étape du cycle succède l'autre. Pour saisir cette dimension cyclique, il faut être capable de lever les yeux et, comme Janos, de regarder la course des étoiles.

Entretien réalisé par Najate Zougari, TnS — mai 2025



Aurélié Debuire © Jean-Louis Fernandez

Extraits du roman *La Mélancolie de la résistance* de László Krasznahorkai

(*Az ellenállás melankóliája*, 1989). Traduction du hongrois par Joëlle Dufeilly, Gallimard, 2006

« Mais il y avait autre chose, quelque chose d'essentiel : le silence, un silence étouffé, persévérant, inquiétant ; aucun son ne s'échappait de cette foule impatiente qui, obstinée, tenace, sur le qui-vive, attendait dans un mutisme absolu que la tension inhérente à ce genre d'attraction se dissipe pour laisser enfin place à l'atmosphère quasi extatique du « spectacle » ; chacun semblait totalement ignorer son voisin ou plutôt non, au contraire, c'était comme s'ils étaient tous enchaînés les uns aux autres, ce qui rendait toute tentative d'évasion impossible et toute forme de communication inutile. »

« Il ne possédait quasiment rien — ses seuls biens se résumaient à son manteau de postier, sa sacoche, sa casquette et ses godillots —, et c'est donc à l'échelle de la vertigineuse distance de cette coupole infinie qu'il pouvait mesurer sa fortune, et si ce gigantesque et impénétrable espace lui offrait une totale liberté de mouvement, ici-bas, prisonnier de cette liberté, il ne pouvait trouver sa place dans l'espace on ne peut plus étrié de la « consumante terre ferme », c'est pourquoi il posait ses yeux radieux sur ces visages qui bien que sombres et hébétés lui semblaient amicaux, ce qu'il fit à nouveau, en vue de distribuer les rôles parfaitement rodés, avant de se fixer sur le grand échelas de chauffeur. « Vous, vous êtes le Soleil », lui dit-il doucement à l'oreille sans se douter un seul instant qu'il n'était pas du tout du goût de ce dernier d'être confondu avec quelqu'un d'autre, d'autant moins qu'il se trouvait dans l'incapacité — trop occupé à lutter contre la chute de ses paupières et contre la nuit qui le menaçait — de protester. « Vous, vous êtes la Lune », fit Valuska en se tournant vers le plantureux débardeur qui [...] haussa imprudemment les épaules avant de se mettre aussitôt à cingler l'air par de fougueux moulinets, pour tenter de rétablir l'équilibre rompu par ce geste irréféchi. »

« Tu n'as rien à craindre », répéta l'homme, et lui de hocher la tête, et de lever les yeux vers le ciel. Il leva les yeux et eut l'impression soudaine que le ciel n'était pas à sa place, il regarda à nouveau, terrifié, et découvrit qu'à la place du ciel il n'y avait plus rien, alors, il baissa la tête,

et avança simplement parmi les bottes et toques de fourrure, comme s'il venait soudain de comprendre qu'il était inutile de poursuivre sa quête, ce qu'il cherchait n'était plus, avait été englouti par la terre, par cette marche, par la conspiration des détails. »

« Il dut batailler, en raison de la foule se déversant par vagues successives vers la place du marché, pour faire le trajet aller-retour de la gare jusqu'au centre de tri, contraint, pour éviter de heurter les passants sur l'étroit trottoir, de ralentir sans cesse son pas habitué à une vive cadence, mais il n'y prêta aucune attention, comme si battre le pavé au milieu de cette sombre marée humaine en songeant à quelque grandiose splendeur était la chose la plus naturelle au monde, et c'est à peine s'il remarqua cette soudaine et inhabituelle multitude tant il était absorbé par ce qui représentait pour lui un instant suprême, l'instant où le minuscule habitant de la terre qu'il était se tournait vers le soleil, et son exaltation était si intense que, en rejoignant enfin la bifurcation vers la place du marché (avec dans sa sacoche une cinquantaine de journaux de la veille car la presse du jour était encore restée bloquée Dieu sait où), il faillit hurler à tous ces hommes d'oublier un instant la baleine et de regarder le ciel. »



Aurélie Debuire, Thomas Lelo, Miléna Arvois, Ömer Alparslan Koçak, Maria Sandoval, Nemo Schiffman, Ambre Shimizu, Mamadou Judy Diallo, Apolline Tailleu, Steve Mégé, Gwendal Normand, Blanche Plagnol © Jean-Louis Fernandez



**Derrière chaque artiste,
il y a un regard qui le soutient.
Rejoignez Les Cœurs makers!**

**Mécéner les élèves de l'École du TnS, c'est leur offrir
un appui, un élan, un remède à la précarité,
afin qu'ils puissent étudier et créer
le cœur plus léger.**

Pour donner en ligne : tns.fr/lecole/les-coeurs-makers

À Taaaable! Avant *Une ville*

Ven. 21 nov. à 18 h Espace Klaus Michael Grüber

Venez déguster votre sandwich, ou votre soupe, le temps d'un échange convivial avant spectacle.

On se dit tout! Avec l'équipe d'*Une ville*

Ven. 21 nov. à 18 h Espace Klaus Michael Grüber

Un moment convivial d'échange avec l'équipe artistique d'*Une ville*, autour d'un café ou d'un thé.

Banco! avec Noémie Ksicova

Sam. 22 nov. De 10 h à 12 h TnS Entrée Marseillaise Hall d'accueil

Imaginé comme un atelier de pratique artistique-surprise, Banco! est une invitation à explorer votre créativité quel que soit votre niveau. À quelle activité serez-vous convié-e? Avec quoi allez-vous repartir? Quel-les participant-es allez-vous rencontrer?

À vous de jouer et d'expérimenter ce moment de création partagée avec l'autrice et metteuse en scène d'*Une ville*, Noémie Ksicova.

Repair couture avec les costumières du TnS

Sam. 22 nov. de 13 h 30 à 17 h 30 7^e Ciel 7 place de la République Gratuit

Les coutures de votre plus bel outfit sont déchirées? Vous n'avez jamais été à l'aise avec une machine à coudre? Vous voulez soumettre un projet de costume ou avez besoin d'un conseil pour votre prochain drag show?

Les créatrices de l'atelier costumes du TnS vous proposent de les retrouver pour un nouveau rendez-vous : le « Repair couture du TnS »! Venez bénéficier de leurs conseils et de leurs savoir-faire lors de ce moment ouvert à tous-tes, avec vos pièces à retoucher et votre petit matériel de couture.

Les caméras cachées du TnS Une soirée avec Michaël Kiessler

Ven. 5 déc. à 20 h 30 TnS Salle Gignoux Gratuit

Michaël Kiessler c'est celui qui dérape à la billetterie en *bitchant* sur les spectacles de Caroline Guiela Nguyen et de Stéphane Braunschweig. Michaël Kiessler c'est celui qui fait des tarifs très très réduits pour les touristes du marché de Noël. Michaël Kiessler c'est celui qui va trop loin en faux journaliste des DNA. C'est celui qui a un accent du sud, ou pas.

Michaël Kiessler c'est Solal Bouloudnine qui a piégé tout le monde en inventant Les caméras cachées du TnS. Retrouvez-le vendredi 5 décembre pour une soirée entre fous rires et jeu d'acteur confondant, et soyez les premier-es à découvrir *Les caméras cachées du TnS*. Une soirée sans *prank*, promis.

Du lun. 1^{er} au mer. 3 déc.

Les pilotes de l'école sont l'une des opportunités offertes aux élèves de troisième année de proposer une forme artistique, individuelle ou collective, maquette instinctive ou objet fini, comme un temps libre de création et selon un processus de travail qui leur est propre. La seule condition pour pouvoir initier un pilote est de ne pas être élève en mise en scène.

Lentement nous glissons

Pilote initié par Gabrielle Fuchs (régie-création), Kimy Gallien (scénographie-costumes), Lucas Loyez (régie-création) et Justine Restancourt (scénographie-costumes)

Tous les jours à 14 h et 18 h Karmen Camina

Et si notre cerveau était une maison ? Une maison de poupée, à étages, avec trappes et portes secrètes. Un lieu de passage entre le corps, l'esprit et le rêve. Une mécanique merveilleuse, déréglée, traversée par le chaos et la poésie. *Lentement nous glissons* est une exploration plastique, technique et poétique questionne notre relation au corps, aux émotions, à la pensée, aux souvenirs et aux blessures.

Fantômes dans la gorge

Pilote initié par Linda Souakria (dramaturgie)

Tous les jours à 15 h, 18 h et 20 h TnS Salle de musique

Fantômes dans la gorge est un détournement opéré par un groupe de quatre archivistes — un détournement du musée, de l'archive, du récit de la colonisation de l'Algérie par la France telle qu'elle doit apparemment être racontée.

Happy days are here again

Pilote initié par Julien Louisy (jeu)

Tous les jours à 16 h et 20 h TnS Salle Michel S^t-Denis

Happy days are here again prend sa source dans le documentaire *Grey Gardens*, réalisé par Albert et David Maysles en 1975. On entre dans le rêve d'une mère et de sa fille, dans la solitude de leur immense maison délabrée, dans leur mode de vie fantasque à la dignité poétique et subversive qu'elles conquièrent par la pratique radicale de la fantaisie. Comment se sont-elles retrouvées là ? Quand est-ce qu'une vie pleine de promesses se fige ? Le spectacle est une enquête sur le temps, sur la représentation documentaire, l'articulation de beauté et de sordide qu'elle propose. Une observation passionnée de deux artistes en quête de public.

Et après, on voit
quoi au TnS ?



Jean Racine Stéphane Braunschweig

Andromaque

Du 3 au 18 déc. 2025 Salle Koltès

Oreste aime Hermione qui aime Pyrrhus qui aime Andromaque qui aime Hector... qui est mort, tué pendant la Guerre de Troie. Liés par cette chaîne d'amours impossibles, c'est sur le sang que marchent les personnages dans cette création de Stéphane Braunschweig qui met en scène Racine pour la troisième fois, avec le constant souci d'articuler aux affects le contexte historico-mythologique.

Aurélié Charon

Radio Live

Du 7 au 15 janv. 2026 Salle Koltès

Comment parler à celles et ceux qui ne nous ressemblent pas ? Depuis une dizaine d'années, le projet *Radio Live* creuse cette question. Aurélié Charon, productrice et journaliste, qui a toujours cru aux amitiés imprévues, revient au TnS, après un premier épisode présenté en novembre 2023, avec une nouvelle création, déclinée en trois chapitres. Elle tend son micro à huit personnes provenant de diverses zones de conflits.

Laurène Marx

Portrait de Rita

Du 20 au 30 janv. 2026 Salle Gignoux

Après deux pièces présentées la saison dernière au TnS, Laurène Marx revient avec une parole toujours électrisante pour se saisir de l'histoire vraie d'un garçon de neuf ans ayant subi un plaquage ventral. Comme Georges Floyd. Elle nous invite ainsi à regarder en face la réalité suffocante d'une violence, aux multiples facettes, qu'elle traduit par ces mots : « Là, tu vois qu'un enfant noir de neuf ans, ce n'est pas un enfant, c'est un Noir. »